

Le Point, 8 février 2024

## L'état de poésie (et non la poésie d'État)

Insensible aux anathèmes des Torquemada de l'époque, Sylvain Tesson poursuit sa quête du merveilleux. L'écrivain voyageur, dans son journal du mois, parcourt cet autre monde qu'est la Suisse.

Par Sylvain Tesson



**Traces.** « À ski, dans les travées des forêts suisses, vers le hameau de Tavayanne. »

### QU'IMPORTE LE FLOCON (POURVU QU'ON AIT LA SUISSE)

C'est le début de l'année. « *La neige tombe à gros flocons sur la Suisse endormie* », chantait le fantaisiste Maurice Baquet, qui de tous les alpinistes fut le meilleur violoncelliste et de

tous les météorologues le meilleur poète. De Villars-sur-Ollon, je gagne à skis de fond le hameau d'alpage de Taveyenne par les crêtes et par les champs (de poudreuse). Au restaurant d'altitude où je fais une halte, je déchausse mes skis sur le talus. Un homme les ramasse : « *En Suisse, monsieur, on range.* » N'aimant pas ranger, je m'en vais. Trop d'ordre mène au « *suisside* » (Frédéric Dard).

Dans la neige, je déjeune d'une barre d'Ovomaltine. Sur l'emballage : « *Pas mieux mais plus longtemps* ». Le meilleur slogan et le plus sincère de toute l'histoire de la pub. Un programme pour amant modeste. Les publicitaires suisses avaient sans doute connaissance de l'expression russe : « *On a essayé de faire au mieux mais ce fut comme d'habitude.* » J'aime ces phrases désarmantes. En France, dans la bouche d'un édile, on entendrait : « *Grâce à moi, la France, elle va mieux.* » Le politique ne désarme jamais.

## MA PATRIE EST COMME UNE BARQUE

Dans *Tintin*, les Dupondt se costumant pour faire couleur locale. Moi, tout aussi ridicule, j'emporte les romans qui décrivent les lieux. À Neuchâtel, j'ai mon Rousseau. Dans les *Rêveries du promeneur solitaire*, Rousseau décrit le lac de Bièvre, au nord de Neuchâtel. Il se croit persécuté, il souffre tous les malheurs du monde. Déjà les Lumières faiblissent. Il passe les deux plus beaux mois de sa vie couché au fond de sa barque, tétanisé par le « *grand dehors* », c'est-à-dire le monde entier. Ne jouissant « *de rien d'autre que de sa propre existence... on se suffit à soi-même comme Dieu* ». Rousseau propose là une option pour la vie : tourner le dos au monde. « *Take shelter* », disent les survivalistes de l'eschatologie américaine (mettront-ils la climatisation dans leur cauchemar ?) ; « *Développe ta créativité* », serine débilement le python hypnotiseur du Ouai.

Le fond d'une barque, l'écran et l'abri souterrain offrent la même solution : tirer le rideau. À l'inverse, il y a les écrivains qui proposent de « *se jeter dans le monde* » (Chateaubriand, dans les *Mémoires*). Goethe traverse l'Europe à fond de train pour « *rafler ce qu'il peut* » (*Voyage en Italie*). Rilke donne même une méthode pour sortir sans crainte de la barque : « *Si votre quotidien vous paraît pauvre, ne l'accusez pas. Accusez-vous vous-même de ne pas être assez poète pour appeler à vous ses richesses* » (*Lettres à un jeune poète*). « *J'ai tendu des cordes de clocher à clocher... et je danse* », chante Rimbaud (*Illuminations*). « *Quand on aime il faut partir* », renchérit Cendrars. Le docteur Catherine Reverzy, dans un livre très précurseur intitulé *Femmes d'aventure* (Odile Jacob), traçait il y a vingt-cinq ans le portrait de femmes voyageuses, alpinistes et navigatrices : Priscilla Telmon, Anita Conti, feu Chantal Mauduit... et réactivait la dialectique de la nature humaine : les ocnophiles d'un côté, les philobates de l'autre. Les premiers, aimant le cocon, restant dans la barque, craignent l'air du large. Les seconds, s'aventurant dans l'horizon, dansent entre les clochers, armés de deux sabres : la confiance, la curiosité.

## L'HOMME SE PLAINT DE SA TROP COURTE VIE

À Neuchâtel, je suis invité à dîner au bord du lac par Loris Petris, directeur de l'Institut de langue et civilisation françaises, spécialiste de la rhétorique littéraire et judiciaire de la Renaissance, éditeur et commentateur de Guy du Faur de Pibrac, de Michel de L'Hospital, de Joachim du Bellay. Haute stature, regard de ciel suisse, face large, crâne lisse, cicatrice sur le haut du front. Qu'est-ce que la poésie gnomique, demandé-je ? « *Une poésie de forme courte, décochant ses flèches. Elles frappent l'esprit. Leur perfection formelle exprime l'ordre naturel qui mènera la société à l'harmonie morale.* » Le professeur dévoile l'autre face de sa

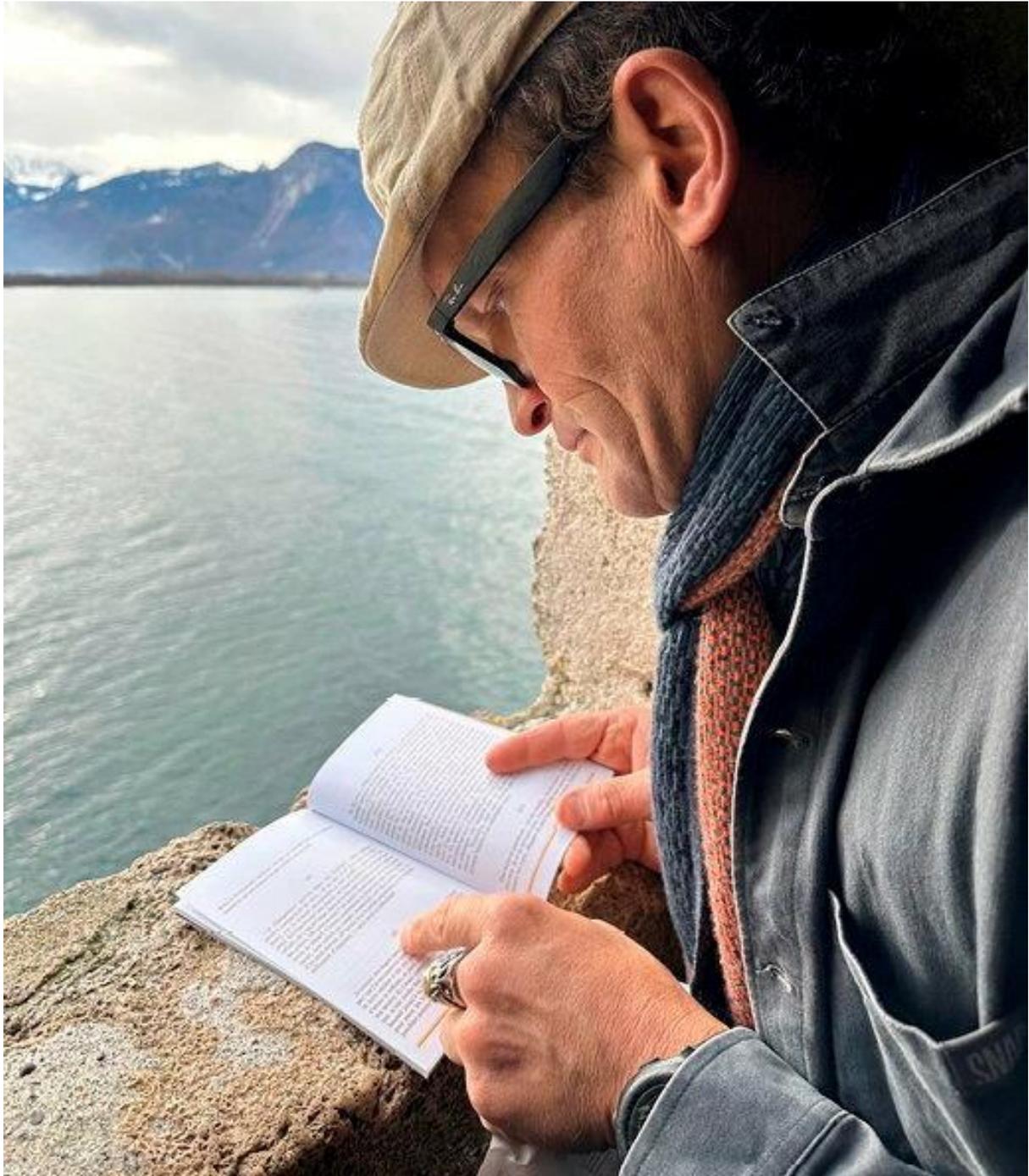
vie. « *Je suis maître de kobudo, art japonais du sabre de combat.* » Il dirige le dojo de Neuchâtel. « *C'est la plus antique tradition martiale vivante du Japon : XIV<sup>e</sup> siècle.* »

Comme je lui fais banalement remarquer l'antinomie entre l'érudit et l'athlète, entre la poésie et l'art martial, il me corrige : « *Le sabre contient sa poésie, c'est un art, une écriture, une série tracée et lisible, héritée et transmise. Un coup est une sentence. Le kobudo est un art gnomique. Les gestes sont des signes qu'il faut déchiffrer pour se parfaire, comprendre l'adversaire. Tout est rythme. La vie, la poésie, le combat emmêlent leurs lignes dans la partition.* » Le geste du maître de kobudo est sobre, efficace, pur. Il frappe. C'est une stance. Écoutons le sabre du poète Pibrac : « *L'homme se plaint de sa trop courte vie/ Et cependant n'emploie où il devrait/ Le temps qu'il a, qui suffire lui pourrait/ Si pour bien vivre avait de vivre envie.* » Slac ! Slac ! Un jour j'assisterai à un combat de kobudo et ce sera pour moi une déclamation de poésie.

## **VOYEZ MES AILES, VOYEZ MON CUL**

La nuit tombe sur le lac, il y a deux autres convives à la table. Robert Bouvier, directeur du Théâtre du Passage, à Neuchâtel. Il parle de Joseph Delteil, dont il vénère, transmet et met souvent en scène la jouvence organique, la fièvre des mots, l'amour de la nature, des bêtes et des dieux et de la poésie qui est la navette entre la lisse du ciel et la tapisserie de la terre. « *Je suis chrétien voyez mes ailes, je suis païen voyez mon cul* », disait Delteil, qui n'aimait pas trancher le nœud de l'homme ni opposer les versants de l'âme. On se dit avec Bouvier que Delteil pourrait être le défenseur de la douleur paysanne française qui secoue le pays en ce moment.

On pourrait le réciter sur les barricades de tracteurs pour faire comprendre que le destin d'une betterave picarde, fille de la sueur humaine, de la bonté du sol et du mystère génétique, n'est pas d'être calibrée par un bureaucrate slovène tatoué. On pourrait réciter l'incipit du *Jeanne* de Delteil, qui embrasse en une phrase l'héroïsme historique du pays et la douce gloire du paysan : « *Jeanne vint au monde à cheval sous un chêne qui était un chou.* » Le garçon de café suisse prend la commande et je dis que je veux une perche du lac et du riz. Mais, comme je prononce vite les mots « *moi, perche et riz* », Bouvier entend « mon père chéri » et me rappelle que nous sommes le 1<sup>er</sup> février 2024, un an jour pour jour après la mort de mon père, Philippe Tesson, qui accueillit dans son Théâtre de Poche, à Paris, le *François d'Assise* de Delteil mis en scène et joué par Bouvier.



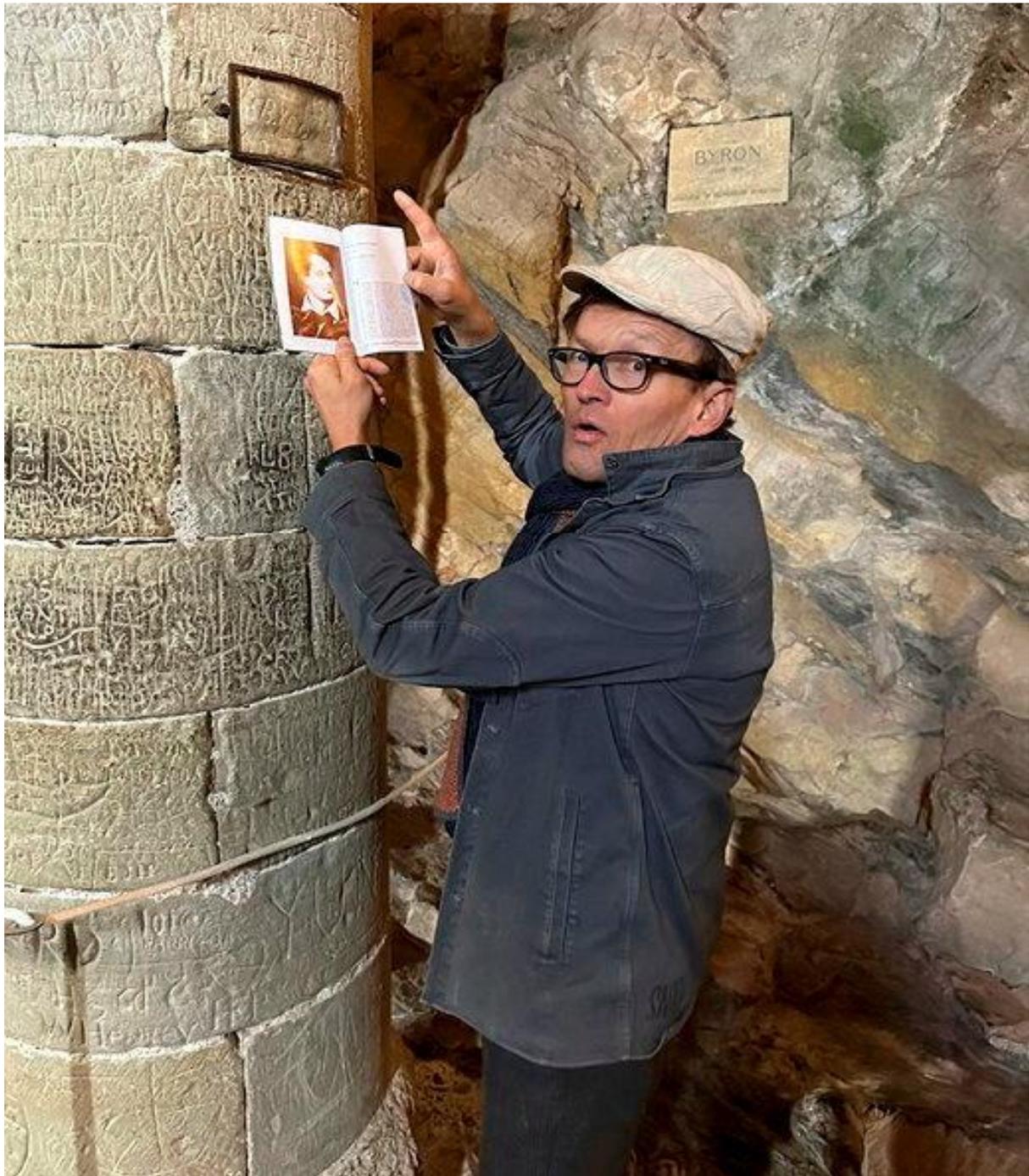
**Chambre d'écho.** « Dans le château de Chillon, je lis *Le Prisonnier* face au lac Léman. Un bon endroit pour s'interroger sur la sincérité de notre amour pour la liberté. »

### **SOUPIRER D'ÊTRE LIBRE**

Il y a aussi avec nous ce soir-là l'excellent professeur Patrick Vincent (deux professeurs de littérature, un directeur de théâtre, c'est comme dans les dîners allemands où il faut appeler tout le monde « *Herr Doktor, Herr Professor* »). Patrick Vincent est spécialiste des écrivains voyageurs romantiques du XIX<sup>e</sup> siècle, parmi lesquels les malheureux Shelley et Byron venus échapper au crachin mental britannique sur les bords de la Riviera suisse. Patrick Vincent partage avec le Manfred de Byron un goût pour les altitudes, qu'il parcourt à grands coups de peaux de phoque. Il y a longtemps, il m'avait emmené au château de Chillon, près

de Montreux, dans la crypte où fut mis aux fers un patriote genevois du XVI<sup>e</sup> siècle, ennemi de la puissance bernoise.

L'affaire inspira à lord Byron le terrifiant poème du *Prisonnier*, à la fin duquel Byron soulève une question honteuse : aimons-nous vraiment la liberté ? Le prisonnier, une fois libéré : « *Mes chaînes elles-mêmes m'étaient devenues familières. Tant il est vrai qu'une longue accoutumance nous fait ce que nous sommes. Ce fut en soupirant que je recouvrais la liberté.* » La question de Byron résonne dans notre siècle où chacun pouvant dire ce qu'il veut s'offusque qu'un autre en profite pour le contredire. Voilà un dîner de belle altitude et de bonne attitude où rien ne me ferait regretter d'être sorti de ma barque. Rousseau ! Va dîner à Neuchâtel !



**Empreinte.** « Dans les soubassements du château de Chillon, je pointe du doigt la colonne où fut attaché le prisonnier suisse qui inspira Byron. Il y a un graffiti, tracé par Byron himself. »

### **PRÉCIEUX COMME UN BIEN DISPARU**

Plus tard, à Strasbourg. Au bord de l'Ill, les agents de l'administration municipale ont riveté sur les parapets de la rivière un de ces panonceaux d'information publique rédigé dans cette langue semi-gâteuse (du genre « pour votre confort et votre sécurité »). Je note la recommandation : « *Veillez sur vos amis.es.* » Preuve que les bureaucrates ajoutent à leur passion de la régulation des masses la certitude que leurs administrés sont des enfants débiles.

Je visite l'horloge cosmique de la cathédrale et contemple très longtemps (c'est la moindre des politesses devant une horloge) ce vaste chef-d'œuvre de l'excellence technique rhénane. Tout ce génie pour s'assurer que nous finirons en poussière. Sur la façade de la cathédrale, je caresse le grès rose de la main. Contact toujours doux des roches d'agrégat. La caresse du grès rose d'Alsace transmet la rugosité discrète des micrograins de feldspath cimentés par les dépôts du trias. Le grès est la peau de pêche des roches. Je me souviens, il y a trente-cinq ans, d'avoir escaladé le clocher de dentelle, par l'extérieur, encordé à un camarade. L'objectif était d'accrocher une banderole sur la flèche, à 140 mètres de haut, frappée du prénom de la jeune Alsacienne dont mon compagnon de cordée était amoureux ; prénom que je ne révélerai pas de peur de réveiller les souvenirs d'une Valérie de Strasbourg. Nous avons fixé la banderole à grand-peine dans la nuit, étions descendus en rappel sur le flanc nord, avons prévenu la jeune fille qu'une surprise l'attendait sur la cathédrale. Elle ne s'était pas déplacée. Les pompiers avaient décroché la banderole à midi.

En somme, nous avons essayé de faire au mieux, mais cela avait été comme d'habitude. François Wolfermann, directeur du festival des Bibliothèques idéales de Strasbourg, à qui je raconte l'histoire, me console avec un vers de Catherine Pozzi, qu'il me récite de mémoire de sa voix de basse sous les voussures de la façade : « *Mais le futur dont vous attendez vivre/ Est moins précieux que le bien disparu/ Toute vengeance à la fin qu'il vous livre/ Vous la boirez sans pouvoir être qu'ivre/ Du vin perdu. »*

Ainsi, se maintenir en état de poésie comme le préconisait Paul Valéry – et Novalis plus de cent ans avant lui –, ce n'est pas uniquement clamer ses propres œuvres dans les premiers rayons du printemps, mais c'est serrer au fond de son être le trésor d'un poème que l'on chérit beaucoup, que l'on a appris par cœur, et que l'on pêche comme une perle, pour embellir la vie, consoler le cœur trop lourd, approfondir la pensée en spirale et enluminer de l'éclat d'un beau vers le bonheur d'une rencontre, la drôlerie d'un moment ou la joie d'un coup d'œil sur un paysage que le soleil visite §

Thomas Goisque POUR « LE POINT » - Catherine Van offelen (x3)